

SOUDAINE COMPAGNIE PRESENTE

ALEX DESCAS

MATI DIOP

NICOLE DOGUE

GREGOIRE COLIN

AVEC LA PARTICIPATION EXCEPTIONNELLE D'INGRID CAVEN

# 35 RHUMS

UN FILM DE CLAIRE DENIS

MUSIQUE ORIGINALE : TINDERSTICKS

Durée : 1h40 / Format 1.85 / Son Dolby Digital / France - Allemagne / 2008

**SORTIE LE 18 FEVRIER 2009**

Les photos sont téléchargeables sur le site du film :  
[www.35rhums-lefilm.com](http://www.35rhums-lefilm.com)

## DISTRIBUTION

**Wild Bunch Distribution**  
99, rue de la Verrerie  
75004 Paris  
Tél. : 01 53 10 42 50  
Fax : 01 53 10 42 69  
[distribution@wildbunch.eu](mailto:distribution@wildbunch.eu)

## PRESSE

**Marie Queysanne**  
113, rue Vieille du Temple  
75003 Paris  
Tél. : 01 42 77 03 63  
Fax : 01 42 77 00 13  
[marie.q@wanadoo.fr](mailto:marie.q@wanadoo.fr)



## **Synopsis**

Lionel est conducteur de RER. Il élève seul sa fille, Joséphine, depuis qu'elle est toute petite. Aujourd'hui, c'est une jeune femme. Ils vivent côte à côte, un peu à la manière d'un couple, refusant les avances des uns et les soucis des autres. Pour Lionel, seule compte sa fille, et pour Joséphine, son père. Peu à peu, Lionel réalise que le temps a passé, même pour eux. L'heure de se quitter est peut-être venue...

## ENTRETIEN AVEC CLAIRE DENIS

AUTOUR DE « 35 RHUMS »

***Vous avez dit « Mes films ne se suivent pas pour se contredire ou par souci d'opposition. Ce qui me décide, c'est avant tout l'impression que je n'ai jamais fait ça. » Est-ce que ceci trouve un écho particulier avec "35 rhums" ?***

Les films arrivent, je ne dirais pas par accident, mais j'ai toujours l'impression qu'ils me surprennent. Forcément ils sont liés au film précédent, qui laisse une empreinte et en même temps un vide, et c'est sans doute ça leur liaison. J'ai l'impression que ça arrive par hasard, mais en réalité quand je commence à travailler un peu l'idée, je m'aperçois que non, qu'il y a des ramifications. Qu'il y a des choses qui ont pris racine avant, parfois dans des films précédents, comme s'il y avait quelque chose que je n'avais pas su exprimer et que c'est cela qui va faire la place pour qu'une idée me vienne. Mais, il n'y a pas d'historique, il n'y a pas de plan. Quelqu'un de l'extérieur pourrait voir une continuité ; moi je ressens tout d'une manière chaotique, donc mon travail aussi. Je n'ai jamais le sentiment que les choses sont organisées.

***Quand est apparue l'idée de "35 rhums" pour la toute première fois ?***

Peut-être dès mon premier film, parce que c'est une histoire qu'on m'a racontée tout le temps dans mon enfance. L'histoire de mon grand-père qui était un homme veuf, qui a élevé seul ma mère, qui n'a pas eu d'autres enfants, qui ne s'est jamais remarié. Avec mes frères et sœurs, on sentait à quel point le moment où notre mère l'avait quitté avait dû être crucial. Car elle était la fille unique de cet homme-là. On se disait que nous, qui étions frères et sœurs avec un père et une mère, nous n'aurions probablement jamais une chose aussi cruelle à faire. Et puis des années plus tard, il y a eu une rétrospective Ozu à Paris, un été, et plusieurs soirs de suite, j'ai emmené ma mère voir des films d'Ozu : je sentais que la présence du père chez Ozu, ça la concernerait, ça lui rappellerait son père, mon grand-père. Les sentiments y ont une façon particulière d'être exprimés. Je sentais bien que je m'acheminais vers l'envie d'un film. En réalité je repoussais l'idée car je ne voyais pas qui pouvait être cet homme. Je n'avais pas envie d'une réplique, pour moi c'était ailleurs que l'histoire se passait. Mon grand-père était brésilien, je sentais bien qu'il n'était pas de France. Le fait d'être étranger, c'est comme si sa seule famille, c'était sa fille. Déjà toute petite, je voyais qu'il n'y avait qu'elle. Et quand ma mère s'est mariée, qu'elle a eu des enfants, il était un grand-père très particulier parce qu'il était d'abord le père de notre mère, beaucoup plus que notre grand-père. On comprenait qu'il nous aimait beaucoup moins qu'il ne l'aimait elle. Le projet de film était bloqué en moi parce que de toute façon j'avais l'impression que personne ne pouvait interpréter cet homme-là.

***Personne, sauf Alex Descas...***

Oui, Alex. Lui, il a tout pour que j'y croie, il peut exprimer avec une intensité sourde, silencieuse, indéfectible et du coup, j'y crois. Être la fille de cet homme-là, ça voudrait dire à la fois avoir une confiance absolue en lui et connaître ce qui est le plus fragile, mais aussi voir en lui un homme séduisant. Si c'était juste un père à la fois loyal et fragile, ce serait déjà beaucoup, mais en plus, il est très séduisant.

***C'est pour cela que, dans le film, on entre dans leur relation comme chez un couple ?***

Oui, c'est un couple très possible, à première vue. À tel point que la première scène dans l'appartement, avec Jean-Pol (Fargeau, co-scénariste), on l'avait écrite comme s'il s'agissait d'un couple qui se retrouve après une journée de travail. Juste à la fin seulement on se dit ben non, ils se séparent, ils ne dorment pas dans la même chambre. Dès qu'on a commencé à travailler avec Alex et Mati, j'ai vu Alex se modifier, se renfermer un peu comme s'il demandait à Mati de venir à lui. Alex a senti que c'était bien que ce soit elle qui aille vers lui plutôt que lui vers elle, pour que le rapport de paternité, il puisse l'exercer sans ambiguïté.

Et qu'elle n'ait jamais de doutes sur les baisers, les caresses de l'acteur qui allait jouer son père. Moi, ça me rassurait, je me disais qu'il n'y aurait aucune ambiguïté pour Mati.

***Sauf dans la scène de la danse, peut-être...***

Elle l'était par essence parce qu'il invite sa fille à danser, mais il l'invite à danser pour mieux la passer à ce jeune homme. Je crois que la scène est troublante comme un rituel de passage, une sorte de cérémonie : le père donne la fille. Ce trouble, nous aussi on l'a ressenti sur le plateau.

***Et c'est parce qu'il y a ce trouble que Joséphine refuse le baiser de Noé ?***

Joséphine ne voit pas encore ce voisin comme un amant potentiel (il fait partie de l'immeuble, de sa vie et ce baiser, sous les yeux de son père, rend la chose encore plus inattendue). Tout à coup, elle est obligée d'accepter le baiser de quelqu'un qu'elle n'a pas choisi elle-même. C'est seulement après ce baiser qu'elle peut se poser la question d'une façon plus personnelle, elle n'est pas docile, elle veut décider elle-même, elle ne le fait pas agressivement. Elle sait que le voisin en profite, un peu comme un loup affamé, elle le sent et peut-être, ça l'énerve. Tout à coup, c'est un vrai baiser, alors qu'il flirtait avec elle dans l'escalier depuis des années. Tout d'un coup, elle réalise que ce n'est pas seulement le gentil voisin, il y a quelque chose de son désir à lui qu'elle perçoit justement parce que son père est si proche et que c'est sexuellement troublant. Il y a peut-être une partie d'elle aussi qui refuse l'idée de quitter son père et qui voit en Noé un amour plus calme, qui la séparerait moins qu'une passion pour quelqu'un de l'extérieur, hors du cercle de l'immeuble. Peut-être que c'est un amour plus raisonné, auquel elle n'avait pas pensé, plus simple à envisager qu'une passion qui pourrait l'engloutir.

***Noé en profite, mais le père en profite aussi pour découcher...***

Attiré ou pas attiré, le père veut signifier à sa fille qu'elle est libre comme lui aussi est libre, qu'ils ne sont pas prisonniers de cette idée de famille que Gabrielle, la voisine, tient tellement à faire exister. C'est sa façon à lui d'être libre, il a découché plus d'une fois, mais là, il dit : ne croyons pas que ces liens familiaux, que nous avons dans l'immeuble, sont les seuls. Le désir, ça existe aussi. Le désir, ça rend libre.

***Toute leur relation est racontée sous le signe de l'inquiétude...***

Oui, pour moi, le danger était là. Aimer, c'est avoir peur qu'il arrive quelque chose à la personne qu'on aime. C'est pour cela qu'on a écrit la scène avec le cheval, comme le lied de Schumann avec le poème de Goethe où le père emmène son enfant sur un cheval dans la lande pour le sauver parce qu'il est fiévreux. On pense souvent que les pères sont plus désinvoltes avec leur enfant que les mères, je n'en suis pas sûre. C'est très délicat. À l'opposé d'une mère, il ne peut pas y avoir autant d'intimité. Un père sera plus désinvolte avec sa fille, car il est contraint de garder une distance.

***Et à la porte de cette relation, il y a tous les autres qui attendent...***

Ce type d'amour est tellement exclusif qu'il rejette les autres. Gabrielle doit rester à la porte. Lionel, qui est pourtant l'ami de René, ne peut empêcher son suicide. Avec Jean-Pol, on le sentait écrasé par la mort de René, mais pas coupable. Lui, sa vie, c'est d'abord sa fille, leur vie est une citadelle, et ses relations d'amitié, avec René et les autres, ça ne peut aller au-delà d'un certain seuil, quand même.

***Le mal être de René hante le film. Il est celui par qui nous comprenons que descendre du train, c'est mourir...***

Oui, j'ai souvent l'impression que la vie, c'est comme ça. C'est pour ça qu'un homme qui est licencié encore jeune, ou en retraite anticipée, qu'il travaille dans les trains ou pas, il est abandonné sur le quai. Un amour, c'est aussi une forme de train. Descendre, c'est toujours être en danger de mourir. L'histoire du train remonte à des années. J'étais convalescente après une opération et j'écoutais la radio. L'après-midi

sur France Inter, Daniel Mermet interviewait les gens qui lisaient dans le RER : le journal, des romans, un dossier, le Coran ou la Bible. Pour la dernière émission, il va voir le conducteur du RER, dans sa cabine : « Vous évidemment je ne vais pas vous demander si vous lisez, on ne peut pas lire en conduisant. » Et le gars lui répond « Oui c'est vrai, mais la lecture, c'est très important pour moi. » « Et vous lisez quoi par exemple ? » Et le conducteur lui dit : « En ce moment je suis en train de lire "Mars" de Fritz Zorn. ». « Mais ça vous plaît ce livre ? » Et le conducteur répond : « Oui, ça me fait m'interroger sur ma condition d'homme, et repenser aux moments où j'ai eu envie de me suicider. » Il se met à parler de la tentation du suicide, et il ajoute que la solitude dans sa cabine évidemment prédispose à l'introspection. C'est vrai, maintenant que je suis allée dans une cabine de RER, je me rends compte à quel point c'est une situation de solitude introspective. Justement, quand on a les idées noires, ce n'est pas très facile d'être aux commandes du train. Et j'ai compris pourquoi. Cette émission de Daniel Mermet est devenue fétiche pour moi.

***Encore une fois, vous récréez Paris, ici un Paris où l'on n'arrive jamais. Ces personnages qui vivent loin et qui ne peuvent arriver nulle part. Qui s'attendent les uns les autres, qui recréent la vie là où c'est possible. C'est un Paris raconté par ses trajets. On est dans ses entrailles, ses extrémités, ses intérieurs, au seuil mais jamais au centre...***

Le RER, contrairement au métro, ne va jamais au cœur, c'est un engin qui amène les gens au bord de la ville et qui les ramène dans leur banlieue, qui fait ce boulot de passeur entre deux mondes qui s'ignorent un peu. Le métro est complètement intégré, on est dedans, on est dans la ville. Il circule d'une station à l'autre, apparemment plus indifférent, sans état d'âme. Alors que le RER a la spécificité d'être lié profondément à la vie des gens. Les conducteurs le savent et ils en tirent de la fierté.

***Comment s'est passé ce tournage souterrain, sur les rails ?***

La SNCF nous a beaucoup aidés. Je voulais aller vers le nord, ça nous plaisait, à Jean-Pol et à moi, quand on prend le train en allant vers le nord, l'horizon s'élargit et on a l'impression d'aller vers plus de lumière. Avec Jean-Pol, on parle de la géographie des films avant d'attaquer le scénario. Pendant le tournage, je craignais de déranger, de faire intrusion, avec notre matériel. Le régisseur m'a dit, « mais non c'est avec eux qu'on va faire le film ». En fait, c'est exactement ce qui s'est passé. Ils ont pris en main l'affaire, donc ils nous disaient « la scène de nuit, on la fera là, à telle heure parce qu'on peut débrancher les caténaires plus facilement, la scène avec le cheval, on ira la faire là-bas », vraiment ils étaient dans le film. Ils donnaient leur avis, du coup ça a mis à l'aise Alex qui a réellement appris à conduire un RER. Et qui a perçu la solitude et l'intensité concentrées qui règnent dans la cabine.

***Le quotidien du film est menacé à deux reprises : par un départ à la retraite et un mariage. Ces deux moments sont, en partie, racontés par des verres de rhums, vides et une légende. Quelle est l'histoire des 35 rhums qui ponctue le film, mais qui ne nous est jamais dévoilée ?***

Je pensais à une histoire de flibustier des Caraïbes qui aurait dit « le jour où tu me prendras ma fille, je me soulerai ». Avec Jean-Pol, on a voulu écrire la légende, mais on s'est dit, c'est mieux que personne ne la connaisse.

***On a le sentiment que seuls le père et la fille vivent au présent. Que tous les autres sont restés enfermés dans le passé : Noé, son vieux chat et l'appartement de ses parents disparus, Gabrielle et son amour expiré, René accroché à ce travail qu'il n'a plus. Tous sont tournés vers Lionel et Joséphine, vers cette porte fermée derrière laquelle se joue chaque jour la perfection du quotidien...***

Ce qu'il y a d'égoïste dans l'amour, aux yeux des autres, c'est que l'amour est vraiment une machine à fabriquer le plaisir d'être au présent. L'amour, pas forcément entre deux amants, ça donne le goût du présent. C'est précisément ça que dit la vapeur du rice cooker quand le père rentre chez lui, comme des petits signaux qui lui disent « on est bien là et bien maintenant ». Et je crois que ceux qui s'aiment savent

que leur amour dressé entre eux et les autres, c'est leur bastion, leur force. Ils ont du mal à le sacrifier. Deux êtres à l'unisson, quelle que soit la raison, ça boucle quelque chose d'impénétrable.

***Et il faut ce dernier trajet - aller encore plus loin, jusqu'en Allemagne - pour sortir de cette boucle...***

J'avais l'impression que dans le film, on devait savoir quelque chose de la mère. Il fallait une trace de la mère, pas seulement une photo, pour exprimer quelque chose du métissage. Et j'imaginai qu'elle venait d'un pays européen mais très différent de la France, comme si, au bout de l'autoroute, on pouvait trouver un autre monde. Je me souvenais de cette lande allemande (j'y suis allée avant) qui borde la mer Baltique, entre Hambourg et Lübeck. Il y a longtemps, j'avais vu les processions d'enfants avec les petits lampions (pour célébrer le solstice d'hiver) chantant : « lanterne, lanterne, ne t'éteins pas ». Le père n'est pas un homme de cette terre-là, mais d'une autre terre où l'on n'a pas besoin d'allumer des lanternes pour qu'il y ait du soleil. Sa fille est ce mélange.

***La fille, c'est Mati Diop, qui tourne ici son tout premier film...***

Mati, ça n'était pas donné... Parce que j'avais vu une jeune fille un jour Gare de l'Est, dans le métro, c'était avant qu'on écrive, et je m'étais dit « je veux la même ». J'avais envie de lui courir après pour lui demander son numéro de téléphone, mais c'était trop tôt, je ne l'ai pas fait, je n'ai pas osé. C'est cette image de jeune fille que je voulais. Je l'ai cherchée longtemps, elle était ronde, charnue, solide, lourde même, et donc j'étais enfermée dans cette image. Bien sûr ça ne marche pas de demander à une jeune fille de ressembler à une autre. C'est Grégoire Colin qui m'a présenté Mati (Grégoire me connaît bien), et quand, pour des essais, nous l'avons filmée avec Agnès (Godard, chef opérateur), elle m'a attrapée. C'était elle, et personne d'autre. Je ne savais rien d'elle, je ne savais pas qu'elle étudiait au Fresnoy, qu'elle était la nièce de Djibril Diop Mambety, ce grand cinéaste sénégalais. Elle m'a prise dans ses filets. Mais après la séduction, j'ai éprouvé à quel point elle éclairait le personnage plus subtilement.

***Et les voisins, les amis ?***

Au début, Grégoire, ce n'était pas dit non plus. Il s'est imposé comme s'il avait frappé à la porte et avait dit « mais et moi ? Pourquoi je ne suis pas dans cette histoire ? » L'amoureux. Oui, bien sûr, Grégoire. C'est comme si je ne voulais pas m'avouer que je pensais à lui depuis le début et c'était presque embarrassant, comme si ça affaiblissait ma relation avec lui. Alors qu'en fait, c'est tout le contraire, je crois. J'aime tellement retourner vers Grégoire que parfois je m'invente des obstacles pour revenir vers lui, comme par hasard. Je ne voulais pas qu'il redevienne le Grégoire des autres films, je voulais qu'il soit un autre, j'avais envie qu'il ait l'air d'un pirate. Il nous disait : « Je suis un manouche réunionnais. » Quant à Nicole Dogué (Gabrielle), c'est une comédienne que j'ai connue au théâtre et que j'aime beaucoup. Elle a déjà joué avec Alex, et donc je savais que cette familiarité entre eux nous permettrait de ne pas trop souffrir de cette relation qu'elle entretient avec le personnage de Lionel, celui de l'amoureuse sans cesse reconduite, repoussée, celle qui s'accroche et espère toujours qu'à la fin elle aura son morceau d'amour. Enfin, Julieth Mars-Toussaint est peintre, il n'est pas comédien. C'est le meilleur ami d'Alex, il vit en Allemagne. Il a accepté, après tergiversations, parce qu'il avait peur.

***Et toujours Agnès Godard à l'image...***

Je n'ai pas pris pour acquis qu'elle allait faire le film. Son travail l'avait amenée ici ou là. Sans obligation vis-à-vis de moi, je lui ai dit que "35 rhums" ne pouvait pas exister sans elle, car c'était aussi notre famille à nous - Alex, Grégoire, Jean-Pol, Arnaud (de Moleron, chef décorateur), elle, moi - et que ça n'avait même pas de sens d'envisager le film sans elle. Agnès voit les choses comme moi, nos regards s'accordent. Ce n'est même pas qu'ils s'accordent, ils sont d'accord. C'est aussi le sentiment que nous avons des choses, le rapport qu'on a avec les lieux, et le goût des visages, de certains visages. Le regard ce serait trop peu. Je crois qu'on a la même idée de la pudeur, donc ça aide aussi, on n'est pas obligées de se dire tout.

***Pour "Trouble Every Day", vous aviez dit « La musique des Tindersticks vient du fond de la tête ». Dans "35 rhums", elle est omniprésente, obsédante...***

À la salle de montage, Stuart (Staples, leader des Tindersticks) m'a dit : je ferais juste un thème parce qu'il n'y a pas besoin de beaucoup de musique. Mais, en fait, la musique a progressivement gagné le film, comme un lierre qui envahissait tout un mur. Pour moi, il y avait la présence de Stuart tout le temps dans le film. Quand je lui ai envoyé le scénario, je ne lui ai rien dit, mais Stuart a une fille. Stuart n'a jamais besoin d'explication, il comprend les scénarios, plus ou moins comme je l'espère, et souvent il éclaire un angle que je n'avais pas soupçonné, il m'impressionne beaucoup. Longtemps j'ai cru que nos rapports étaient un peu brutaux, mais c'est en vérité du compagnonnage et de la pudeur. J'ai eu l'impression - peut-être l'ai-je fantasmé - qu'il m'a dit : « Cette histoire, elle est pour moi. » Comme s'il voulait dire : je la comprends mieux que toi.

***C'est la première fois que vous travaillez avec Guy Lecomte au montage.***

Guy a fait confiance au rythme interne du film, il ne l'a jamais brutalisé. C'est une alliance. J'ai fait connaissance avec lui à travers le montage. Le film à l'intérieur du film, c'est le monteur qui le voit en premier. Les grands monteurs voient à l'intérieur de la gangue des rushes, le noyau dur. Il n'y a pas eu de variations, c'est un scénario qui est devenu un film, sans douleur. Mais même quand on a l'air d'être si proches du scénario, il y a un noyau dur à trouver. Guy n'a pas eu besoin de me connaître moi, il a reconnu le film d'abord, et après, on fait connaissance.

***Et après "J'ai pas sommeil" et "Vendredi soir", c'est la troisième fois que Bruno Pesery produit l'un de vos films.***

Je pense que Bruno a tout de suite perçu (moi pas du tout) que ce serait un film difficile à produire. Un peu hors normes, à sa façon, et quand je l'ai compris, j'ai eu peur et j'ai pratiquement renoncé au film. C'est Bruno qui m'a rassurée, et qui m'a – sans jeu de mots – remise sur les rails. Il n'a jamais caché la fragilité du film, mais il m'a beaucoup encouragée. Lui et aussi la confiance que nous a apportée Arte et la coproduction avec l'Allemagne. Je crois que Bruno a cru dans le film avec lucidité, il a vu avant moi ce qu'il y avait de doux et de plus apaisé. Quand un film est fini, les obstacles s'oublient vite et cela semble tellement normal qu'il existe. Mais, à chaque fois, c'est une prouesse.

*Paris, décembre 2008.*

## MATI DIOP (Joséphine)

Dès les premières images de "35 rhums", un visage nous surprend. Une nouvelle parmi les voyageurs, une étrangère parmi les habitués. Visage métisse, magnifique, magnifié, c'est celui de Mati Diop ou Joséphine, fille de Lionel dans le film. À la fois, premier rôle féminin et toute première apparition à l'écran...

Elle est née le 22 juin 1982, à Paris. Son père, le musicien Wasis Diop, est sénégalais. Sa mère, acheteuse d'art, est française. Après le bac, Mati voyage, s'essaye à la musique et à la photographie. Elle réalise en 2004 un premier court métrage. « Je l'ai tourné à Marx Dormoy : c'est troublant car c'est exactement le quartier de "35 rhums". Son court métrage, "Last Night", est programmé à la cinémathèque française, dans le cadre "cinéma d'avant-garde", et est repéré par Ange Leccia, le directeur du Pavillon, laboratoire de recherche artistique du Palais de Tokyo. Plutôt qu'une école qui formate, Mati va pendant un an intégrer le Pavillon et expérimenter le cinéma par des chemins détournés. Elle réalise plusieurs vidéos, les expose.

Puis un jour, dans un bar, elle rencontre Sharunas Bartas. Le réalisateur lituanien cherche une comédienne pour son prochain film. Elle le suit à Vilnius, pour l'assister aussi - car c'est cela qui l'intéresse. L'expérience dure deux mois : « C'était une expérience assez chaotique mais passionnante. Peut-être que je n'aurai pas pu être capable de faire le film de Claire si je n'étais pas passée par là. Sharunas parlait souvent de Claire Denis, ça me rassurait quand il me parlait d'elle à Vilnius, c'était une sorte de repère pour moi, parce que j'adorais ses films, je rêvais de la rencontrer. Mais je pensais qu'après l'expérience avec Bartas, je ferais mes propres réalisations, mais plus jamais rien devant une caméra. »

Mati revient à Paris, puis repart, puisqu'elle intègre Le Fresnoy, studio des Arts Contemporains, un autre laboratoire de création, au Nord de la France. Au bout d'un mois, Grégoire Colin, un ami proche, lui présente une personne décisive : Claire Denis. La cinéaste que Mati admire tant cherche justement, pour son nouveau film... une jeune métisse. « Le lien qu'elle a à l'Afrique, son univers, j'étais liée à elle par plein d'aspects, donc j'étais très heureuse de la rencontrer, qu'elle me prenne ou pas dans son film. J'avais déjà pensé à lui envoyer mon court métrage. »

Mati rencontre Claire dans un bureau de casting. L'essai ? Une danse avec Grégoire sur "Sexual Healing" de Marvin Gaye. Suivi d'une deuxième rencontre dansante : Mati et Claire se revoient quelque temps plus tard pour assister ensemble à un spectacle de Mathilde Monnier. Et c'est seulement dix jours avant le tournage que Mati apprend qu'elle jouera Joséphine : « Je n'ai pas eu le temps de me poser la moindre question. J'avais du mal à y croire et en même temps je me disais qu'il y avait une évidence. Pas que c'était évident qu'elle me choisisse, mais que vu son parcours, ce n'était pas incohérent. Les gens que l'on rencontre, avec qui on travaille, ce n'est pas par hasard. Claire te choisit et tout est là. Elle te laisse aller instinctivement d'abord. Elle t'offre le rôle et une liberté. »

Le tournage commence à Lübeck, en Allemagne : « La première réplique que j'ai donné au cinéma, c'était à Ingrid Caven en allemand, c'est fou ! » Pour Mati, c'était l'idéal de commencer par ce voyage, dans des plans larges, en silence, loin de Paris : « Alex et moi, on s'est rencontré à Lübeck, donc ailleurs, avec la scène du cimetière. C'était fort de commencer par là parce que ça crée un passé entre les deux personnages, comme un rituel. Alex m'a beaucoup donné, il m'a rassurée. La familiarité avec laquelle on communiquait était étonnante, presque comme si on se connaissait déjà. » Les scènes les plus difficiles ? « Les scènes du rice cooker ! Je me disais « je vais avoir l'air d'une cruche avec ce truc sur les genoux », c'est très difficile de ne rien faire. Face à Ingrid, tu n'as rien à faire d'autre qu'être avec elle, je ne pensais même pas à la caméra. Face à Alex, je me reposais sur lui, c'était un tremplin, je jouais avec lui, mais avec un rice cooker, c'est drôlement dur ! ».

Dès la fin du tournage, Mati retourne au Fresnoy reprendre son travail et sa caméra. Elle qui pensait être incapable de se regarder à l'écran va être complètement retournée par "35 rhums" : « C'est un film à contre-courant, qui parle de sentiments difficiles à exprimer, la tendresse, l'affection, l'attention, la peur de se quitter, des sujets très délicats à mettre en scène, c'est une valse autour d'Alex et ce couple père-fille. C'est un film très audacieux. » Alors que "35 rhums" sort en salles, Mati part tourner à Dakar ses "1000 soleils", un film « sur quelqu'un qui n'est plus là et dont je suis les traces, pour parler de Dakar aujourd'hui et du cinéma. Je commence à avoir besoin de tourner au Sénégal, de me réapproprier mon histoire, mes origines, par le cinéma, derrière une caméra. » Celui qui n'est plus là, c'est son oncle, Djibril Diop Mambety, le grand réalisateur sénégalais. Elle voudrait poursuivre son travail là où il s'est arrêté, découvrir son pays à travers un film. Un chemin personnel lié à celui du cinéma, et à l'Histoire elle-même. Et après, retour devant la caméra ? « J'adorerais retravailler avec Claire : c'est normal d'avoir envie de donner encore plus à quelqu'un. De continuer une aventure qui ne fait que commencer. »

## ALEX DESCAS (Lionel)

Alex Descas ? « Un guerrier au charisme incroyable, capable de racheter n'importe quel naveton par sa seule présence », lit-on sur un forum : « Sa plastique dégage quelque chose de brut et fragile à la fois, en tout cas extrêmement attirant ». C'est Alex Descas, acteur à part dans le cinéma français. Né en 1958, d'origine antillaise, il grandit à Paris. Il y suit les cours Florent et Blanchelon. En 1984, il débute au cinéma dans "L'Arbalète" de Sergio Gobbi. Après quelques passages chez Marco Ferreri, Yves Boisset, Gérard Krawczyk, il tourne, en 1987, "Les Keufs" de Josiane Balasko avec Isaach de Bankolé. C'est à cette époque qu'il fait une rencontre déterminante : Claire Denis. « J'ai eu la chance de lire son premier scénario, "Chocolat". Je me suis tout de suite dit : « Je dois participer à ce film ». » Alex rencontre Claire, mais elle n'a, pour l'instant, pas de rôle pour lui. Ce n'est que partie remise. « Après "Chocolat", elle nous a dit, à Isaach et à moi, « J'ai une idée de film. Est-ce que vous accepteriez de participer ? » Vu l'emploi que les comédiens noirs ont dans le cinéma français, on a dit « avec plaisir », ne sachant pas ce qu'elle allait nous proposer. » Ce film, c'est "S'en fout la mort" : « À partir de là, l'aventure a commencé pour moi. » Alex y décroche son premier grand rôle : Jocelyn, l'éleveur de coqs pour combats clandestins, mutique, au destin tragique. Sa présence, tétanisante, illumine l'écran - sombre comme les sous-sols désaffectés de Rungis. « C'était un ovni quand Claire a fait ce film. Je me rappelle que personne ne savait comment en parler. Il a fallu du temps pour qu'elle impose son regard, son cinéma. » Alex remporte naturellement le Prix Michel Simon et se voit nommé au César, comme meilleur espoir masculin. C'est aussi le début, avec Claire Denis, d'une collaboration sur presque vingt ans : "35 rhums" sera le sixième film qu'ils tourneront ensemble. « Claire est le seul metteur en scène avec qui j'ai la possibilité d'aller si loin, dans des zones émotionnelles, sans avoir peur d'y aller, sans avoir l'impression d'être jugé, il est juste impossible avec elle que le regard ne soit pas beau. Son regard est toujours magnifique, ce qui fait que vous pouvez dérouler, aller aussi loin que possible dans ce que vous avez envie de montrer. » En 1993, Alex Descas est le mari de Béatrice Dalle dans "J'ai pas sommeil". En 1996, le gynécologue d'Alice Hourri dans "Nénette et Boni". En 2001, dans "Trouble Every Day", il est le docteur ange gardien de sa femme cannibale, Béatrice Dalle, encore. En 2002, c'est un film court : "Vers Nancy". En 2004, il est prêtre dans "L'Intrus". Parallèlement, Alex enchaîne d'autres rencontres, il tourne avec Peter Handke, Vincent Ravalec, Idrissa Ouedraogo, Olivier Assayas, Sharunas Bartas, Bertrand Bonello, Lucas Belvaux... En 1999, il a incarné Mobutu dans "Lumumba" de Raoul Peck. Au théâtre, il a travaillé avec Peter Brook, Hans Peter Cloos, Irina Brook... Il sera encore le mari cinématographique de Béatrice Dalle, dans d'autres films. Et l'ami d'Isaach de Bankolé dans "Coffee and Cigarettes" de Jim Jarmusch. « Alex peut faire des choses très simples avec la gravité et le destin d'être cet homme-là, d'incarner », dit de lui Claire Denis. Elle lui confie le rôle de Lionel, père veuf qui élève seul sa fille, dans "35 rhums". Lionel est conducteur de RER. Alex prend le train en marche, et quelques cours : « C'était extraordinaire. Les images nous arrivent en pleine face. Nous, passagers, nous avons tendance à voir ce qui se passe sur les côtés. Évidemment, au départ, on est anxieux. Les conducteurs m'ont mis en confiance. Avec leur présence, à côté de moi, hors champ. Ça s'est passé simplement, comme tout ce qui est arrivé sur ce film. Il y avait une atmosphère, quelque chose de très chaud, harmonieux, de très beau. Claire nous emportait ailleurs sans qu'on s'en rende compte... mais nous la portions aussi. » C'est à la 65e Mostra de Venise qu'Alex découvre, pour la première fois, le film terminé : « Je suis toujours surpris par la puissance de ses images, par la simplicité en même temps qu'il y a dans son travail, par la différence, la singularité de chacun de ses films. Par cette géographie de l'intime. Géographie du paysage, de la ville, mais forcément liée à l'intime. Claire maîtrise complètement cela, comme quelque chose de vivant. » Après le tournage de "35 rhums", Alex a retrouvé Lucas Belvaux pour son nouveau film "Rapt !", et Jim Jarmusch pour "The Limits of Control" où il a croisé et recroisé la route de... Isaach de Bankolé. Car la filmographie d'Alex Descas est ainsi faite, de retrouvailles, de complicité, de continuité. En général, mais avec Claire Denis, plus particulièrement : « C'est comme si j'avais un pacte avec Claire. Je ne suis pas le seul. Tous les comédiens qui ont travaillé avec elle disent la même chose. Même quand je ne suis pas dans ses films. Nous avons noué, créé quelque chose de vraiment formidable, de très fort. À vie. »

## GRÉGOIRE COLIN (Noé)

« J'avais dix-huit ans quand j'ai rencontré Claire Denis. C'était pour le casting de son film "US Go Home", juste après la sortie de "J'ai pas sommeil" - que j'ai donc été voir, et que j'ai beaucoup aimé. En fait, la première fois que j'ai vu Claire, je n'avais plus envie de jouer. J'étais acteur depuis l'âge de douze ans, j'avais fait pas mal de films jusqu'au casting de "US Go Home". J'avais enchaîné des tournages, et je n'avais plus envie, à cause de certaines expériences. C'était la crise, à la fin de l'adolescence. Je suis arrivé dans ce bureau, je lui ai dit : « J'ai plus envie de tourner. » Quand, juste après, j'ai vu "J'ai pas sommeil", j'ai pensé le contraire, que ce serait formidable de participer, de travailler avec quelqu'un dont j'aimais autant le film. C'était une chose qui ne m'était jamais arrivé, à ce point. C'est vrai que cette rencontre a été déterminante, ça a changé ma manière de choisir les films. Je n'avais pas envie – ce qui est un problème pour un acteur – de faire une carrière.

Quinze ans ont passé, je regarde le travail de Claire, comment sa mise en scène a évolué, comment les choses ont pris de l'ampleur, de la maturité. Le travail d'Agnès, ce qu'elle fait avec Claire, c'est magnifique. Ce sont les mêmes collaborateurs, j'ai toujours travaillé sur des films écrits avec Jean-Pol, éclairés par Agnès. Ce qui m'intéresse, c'est comment Claire rentre dans une scène, là où elle va se mettre, comment elle découpe, ce qui a changé. Ça me plaît de voir que les choses ont bougé en bien, même s'il y a des choses que l'on perd, on en gagne beaucoup.

Avec "Beau travail" ou "L'Intrus", le rapport au récit était plus déstructuré, il y avait comme une absence de narration. "35 rhums" me rappelle "Nénette et Boni". Et jouer avec Mati, moi ça m'a rappelé quand j'ai fait mon premier film avec Claire. J'étais impressionné, car j'allais travailler avec quelqu'un dont j'aimais le film : je pense que pour Mati, c'était pareil, sauf qu'elle a eu l'occasion de voir encore plus de films de Claire, et que du coup, c'était encore plus impressionnant. Cela devait être assez étrange parce qu'elle tournait avec des acteurs qu'elle avait vu dans les films qu'elle aimait, cela a dû la porter.

"35 rhums", je l'ai fait de manière un petit peu particulière, car mon personnage, Noé, est dans la périphérie de ce noyau qu'est le père et la fille. On a tâtonné, ensemble, avec Claire. Même dans le scénario, il y avait quelque chose qui n'était pas défini, qui n'était pas décidé : qui était Noé, qu'est-ce qu'il faisait ? Finalement, on a laissé les choses en l'état. C'est la première fois que je ne me suis pas préparé : tous les autres films, même quand j'intervenais peu comme dans "L'Intrus", on les a toujours préparés avec Claire. "35 rhums" est un film qui s'est fait dans l'urgence, en tout cas pour moi. Claire ne voulait pas que je me coupe les cheveux, que je me rase, c'est vrai que d'habitude je prends beaucoup plus les choses en charge. Là, j'étais un peu désarçonné, je me suis reposé sur elle, car les choses se faisaient à la dernière minute, dans une sorte d'urgence, qui était liée à ce projet-là, et pour les rôles secondaires c'est souvent le cas. D'habitude, je compose toujours un personnage, je ne pars pas de moi, alors là, c'était plus délicat. »

## **INGRID CAVEN (la tante)**

« Claire Denis m'a demandée de jouer dans son nouveau film. J'ai dit : « avec vous, volontiers. » Même pour une toute petite chose. Claire est quelqu'un qui travaille beaucoup à l'oreille, elle écoute, elle sait écouter les voix, et même les corps.

J'ai vu le film en Allemagne. C'est très physique, musical, dans le mouvement. Joyeux aussi, même à l'intérieur de beaucoup de tristesse, de malaise, devant la possibilité du chômage ou de la retraite. C'est bien de voir une famille française comme ça. Des noirs qui sont parisiens, c'est une famille de Paris. Ce ne serait pas comme ça en Allemagne ou en Turquie ou je ne sais pas où. Elle est vraiment très française cette famille, mais avec des gens qui viennent d'ailleurs.

J'ai pensé que j'étais une espèce de couleur là-dedans, une projection, la blanche, qui ne comprend pas tout, mais qui a le désir de rencontrer les autres, qui ne force pas les choses. Je suis étrange, et très très claire. J'aime les rôles entre deux portes, et j'aime jouer des personnages qui ne sont pas très définis. J'aime bien que l'on puisse s'y projeter, et ne pas être obligée de les définir moi-même en jouant, être presque passive pendant le tournage et voir ce qui va se passer. Dans cette petite chose, il y avait la possibilité de ça.

Les images du film restent. Par exemple, la fête, quand ils sont dans la nuit, et dans la pluie, ils se rencontrent dans un bar, tout est tellement proche, les corps sont tous très proches et définis, individuels, et en même temps, il y a un artifice voulu dans chaque scène. C'est charnel, dansant et c'est très beau. Aussi dans la façon dont Claire a filmé le début du film : Alex comme conducteur du train dans le noir de la gare, avec les lumières de la ville autour. Ce film est un objet qui garde son mystère. Claire semble avoir un rapport vital à la force de la poésie dans la vie, et dans son cinéma. »

## JEAN-POL FARGEAU (scénariste)

« J'emménage à Pantin non loin du canal de l'Ourcq. Un appartement dont l'ancienne propriétaire est une femme divorcée, vivant seule, et exerçant le métier de chauffeur de taxi. À cette époque, je caresse vaguement l'idée que notre prochain projet nous entraîne vers les terres inexplorées de la science-fiction ou du thriller. Mais nous prenons une autre direction.

Claire a envie d'une histoire tout en économie et retenue. Un peu comme les histoires filmées jadis par Ozu. Sans doute mue par quelque urgence apaisée à décrire les liens délicats et puissants unissant un père et sa fille.

Alex Descas sera le père, Lionel.

Très vite des images s'imposent, celle de notre conducteur de RER, qui, entre chien et loup, sur le chemin de la maison, fume une dernière clope le regard perdu devant le paysage urbain rayé par le va-et-vient lumineux des rames se croisant sur les voies ferrées... Convoquée par les pensées de Lionel, apparaît Joséphine, sa fille, au milieu des anonymes du métro. On devine sur le visage de la jeune métisse l'héritage nordique d'une mère trop tôt enlevée aux siens.

Autour d'un Lionel peu disert et d'une Joséphine qui fait Sciences Po... on découvre la garde rapprochée, des voisins de longue date : Gabrielle, la belle chauffeur de taxi, qui se morfond depuis toujours pour Lionel en attendant son heure... et Noé, le jeune célibataire «busy» du dernier étage, qui se garde bien de déclarer ses sentiments à Joséphine.

Restent les collègues de travail, dont René, l'ami mélancolique et discret...

Du petit cercle de la fac, un inconnu sort du lot... Ruben, l'étudiant au charme rebelle, qui se montre entreprenant avec Joséphine.

Nous nous fixons quelques règles. Peu de décors. La proche banlieue ou bien un arrondissement de la capitale qui flirte avec ces entre-deux... L'environnement ordinaire et très urbain, celui d'un Paris où l'on réalise, peu à peu, que les Noirs occupent le cadre avec des histoires de tout le monde.

Beaucoup d'intérieurs. Le décor principal sera l'appartement de Lionel et Joséphine, témoin de tous les petits rituels familiaux. Ensuite le capharnaüm de Noé, le bistrot favori des collègues de la SNCF, un petit resto...

Seule entorse, le voyage éclair à Lübeck pour fleurir la tombe de maman et saluer la grand-mère allemande.

Pour une fois se profile un schéma général où s'articulent un début, un milieu et une fin.

Troublant !

C'est à partir de là, que les difficultés commencent.

Concilier notre goût de l'ellipse et l'apparente simplicité du récit.

Comment mettre en lumière la complexité des conflits intimes qui traversent nos personnages sans trahir la pudeur extrême qui les caractérise... et qui les empêche d'exhiber désir, craintes, angoisse ou confusion, de peur de blesser l'autre ?

Je l'avoue, je n'ai jamais autant peiné pour trouver le La, la note juste, cette espèce de gravité légère qui baigne le film, comédie ordinaire de l'impermanence où l'émotion souffle par surprise.

Pour finir, j'ai le cœur serré devant la procession des gamins de Lübeck sur la dune brandissant leurs petites lanternes de papier dans la lumière floue, instable et déclinante du crépuscule. Je pense à chacun d'entre nous tentant de trouver sa route, chantant pour ne pas avoir peur, guidé seulement par un lumignon fragile et tremblotant...

Depuis le début, c'est à dire depuis "Chocolat", à tort ou à raison, j'ai toujours comparé la connivence exaltée qui nous lie, Claire et moi, à celle des musiciens réunis pour composer un album. »

## Liste artistique

Lionel  
Joséphine  
Gabrielle  
Noé  
René  
La patronne du bar  
Ruben  
Alex Descas  
Mati Diop  
Nicole Dogué  
Grégoire Colin  
Julieth Mars-Toussaint  
Adèle Ado  
Jean-Christophe Folly

Et avec la participation exceptionnelle d'Ingrid Caven dans le rôle de la tante

&

Mani et Ozale  
Thomas Murviel  
Jacqueline Andrieux  
Malaïka Marie-Jeanne  
Virgile Elana  
Eriq Ebouaney  
Mary Pie  
Stéphane Pocrain  
Moulaye Diarra  
Jean-Luc Joseph  
Paul Bebga  
Mario Canonge  
Djédjé Apali  
Cheikh Touré  
Giscard Bouchotte  
Tony Mpoudja  
Mélanie Petzold  
Adama Niane  
David Saada  
Meyen Ravine  
Luvinsky Àtché  
Anne Makangila-Lebo  
Sylvana Martel

## Liste technique

Réalisation	Claire Denis
Scénario & dialogue	Claire Denis & Jean-Pol Fargeau
Producteur délégué	Bruno Pesery
Co-producteurs	Karl Baumgartner – Christoph Friedel – Claudia Steffen
Musique Originale	Tindersticks
Image	Agnès Godard
Son	Martin Boissau
Costumes	Judy Shrewsbury
Décors	Arnaud de Moleron
Montage	Guy Lecorne
Montage Son	Christophe Winding
Mixage	Dominique Hennequin
Scripte	Zoé Zurstrassen
1er assistant réalisateur	Pierre Sénélas
Distribution	Nicolas Lublin
Directeur de production	Benoît Pilot
Régisseur général	Cristobal Matheron

Une coproduction franco allemande Soudaine Compagnie - ARTE France Cinéma - Pandora Film Produktion en association avec Wild Bunch et les sofica Cofinova 4, Soficinéma 4, avec la participation de Canal +, de TPS Star, de WDR/ARTE et avec le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication (CNC), du Filmförderungsanstalt (FFA), de Eurimages, de la Région Ile-de-France (en partenariat avec le CNC), du Filmförderungsanstalt Hamburg Schleswig-Holstein (FFHSH), de la Procirep, et de l'Angoa-Agicoa.



Les photos sont téléchargeables sur le site du film :  
[www.35rhums-lefilm.com](http://www.35rhums-lefilm.com)

